



JOURNAL HUMORISTIQUE

L. LASSALLE, Rédacteur

H. BERTHELOT, Fondateur

A. P. PIGEON, Editeur-Prop.



Paris et Lourdes

CONFERENCE
DONNÉE À JOLIETTE, EN 1894,

PAR

HECTOR BERTHELOT

(Suite)

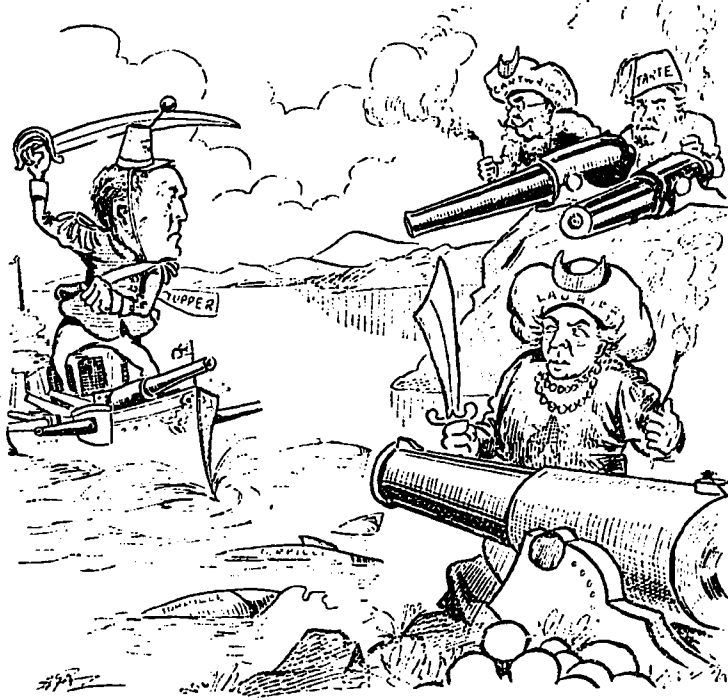
Ici l'instruction est obligatoire. Les gamins ne s'avisent jamais de jouer à l'école buissonnière ou pour me servir d'une expression plus française, de "foxer" en allant aux snelles, aux framboises ou aux bluets, en se baignant ou en faisant des parties de pêche à la ligne.

Si un policeman rencontre un gamin sur la rue pendant les heures d'école, il l'empoigne et l'amène à la station. Il notifie ensuite ses parents. Si ces derniers n'ont pas une bonne raison à donner pour expliquer la présence de l'enfant sur la rue, ho ! ils paraissent en cour le lendemain et le magistrat leur colle une amende qui leur en cuit, je ne vous dis que ça. Aussi à Paris tout le monde sait lire et écrire.

Paris est pourri de monuments et de statues. Vous en renouvez à tous les arpents. Il ne se passe pas six mois sans que l'on élève une statue sur les boulevards ou les parcs publics à une gloire de la France : un savant, un littérateur, un artiste un guerrier ou un bienfaiteur de l'humanité.

Seulement il y a à propos de statues une grande différence entre Montréal et Paris.

Là on ne commande pas une statue sans avoir sur le ponce l'argent pour la payer. Lorsque le sculpteur a livré son œuvre on ne la voit pas jetée sur la voie publique et plus tard placée dans une cabane en planches en attendant le paiement.



LES ATROCITES EN ARMENIE

(Voir l'explication en deuxième page.)

Un mot maintenant sur les restaurants et les hôtels de Paris.

En arrivant là-bas, j'ai été au comble de la stupéfaction dans mes premiers rapports avec mes pères nourriciers.

Ces derniers, ainsi que les garçons de salle, waiters d'après la traduction vulgaire, ne comprennent pas le français.

Pout-être le font-ils exprès pour embêter nos compatriotes.

Un Canayen dans un restaurant demandera un "tombleur." Le waiter ouvrira des yeux larges comme de vieilles boutonnières et il lui dira :

—Pardonnez, monsieur. Je n'ai pas bien compris. Que désire monsieur ?

—Je vous l'ai déjà dit, c'est un tombleur. Vous n'en avez pas par icite. C'est pour boire.

—Ah ! j'y suis, monsieur veut un verre.

Le Canayen parcourt ensuite le menu. Il voit sous la rubrique de Potages, les mots Santé, Parmentier, Crécy, etc. Il demande s'il y a de la soupe aux pois, au lard et aux herbes salées. Il n'y en a pas. Il en est de même pour les patates bouillies, le thé, les ragoûts de boulettes, le haddock, le blé d'Inde. Comme poisson, impossible d'y trouver des crapais, des barbottes ou des mas-kuoungés.

Le parisien vous offrira en revanche

des grenouilles, des petites écrevisses de ruisseau, des colimaçons et des museaux de cochon rotis qu'il appelle du sanglier. Comme dessert le restaurateur ignore les tartes à la ferlouche, les grands pères, le sirop et le sucre du pays.

Dans tous les restaurants de Paris le beurre s'appelle monsieur. On m'a dit qu'il se vendait soixante sous la livre. Vous ne verrez jamais un beurrier sur la table. Il est coupé en petits fragments pesant à peine 1/3 d'once.

Il vous est servi au commencement du repas avec un hors-d'œuvre, un radis ou une sardine. Votre beurre suffit à peine pour vous remplir une dent creuse. Un supplément de beurre se paie 2 sous.

Moi même j'avais de la difficulté à me faire comprendre des garçons de service.

Un jour au dessert je vois sur le menu le mot Savarin. — Savarin ! Qué que cé ça ? — C'est une espèce de baba. — Qu'est-ce qu'un baba ? — C'est fait comme une couronne, c'est trempé dans le hum. — Qu'est-ce qu'une couronne ? — C'est une pâtisserie de forme ronde avec un trou dans le milieu.

J'ai fini par comprendre ce que c'était que le Savarin.

Le waiter me demande.

—Monsieur, est-il bien servi ?

Je lui réponds ! Merci, c'est correct. —Que dit monsieur ? Je n'ai pas compris.

—Je vous ai dit que c'était correct, all right.

—All right, je comprends maintenant, monsieur est Américain.

Le mot correct n'était pas français dans le sons que je lui attribuais.

Venez avec moi chez le barbier.

Il ne vous offrira pas le luxe et le confort des Figuros de Montréal.

Vous êtes assis dans un fauteuil capitonné en cuir dont l'appui-tête est fixe, c'est à dire qu'il ne glisse pas dans une coulisse pour arriver à la hauteur de votre tête. Lorsque vous avez été rasé il vous restera sur la figure les traces du savonnage. Le barbier vous dit :

—Monsieur, j'ai fini . . .

—C'est bien, répondez-vous ?

—Allez-vous laver s. v. p.

—Me laver, comment ça ?

—Là-bas, monsieur, vous voyez la cuvette.

—Et la serviette ?

—Mais, monsieur, vous l'avez au col.

Il indique les deux ou trois verges de toile attachées à votre gorge et retombant jusqu'à vos pieds. Vous vous essayez la figure avec un des coins de l'étoffe et vous reprenez votre place dans le fauteuil pour y recevoir le coup de poigne.

Vous payez 4 sous et deux sous de pourboire, et vous sortez de la boutique.

Le pourboire, vous devez le payer dans tous les établissements que vous fréquenteriez : au restaurant, au café, au théâtre, aux cochers.

Le pourboire est la plaie toujours saignante du touriste à Paris. Les pièces de deux sous doivent y fondre comme le beurre dans la poêle.

Je reviens à ce que je disais il y a quelques minutes. Le Français est dur de "comprendre" pour le Canayen.

Un de mes amis demande à un sergent-de ville de lui indiquer un tabac-coniste. Le policier n'a pas compris. Il a fallu lui expliquer que c'était un individu qui veudait du tabac, des pipes et des cigares.

Pour indiquer l'endroit, il dit au Canadien : Traversez la rue et obliquez à droite.

—Obliquez ! qué qu'c'est que ça ?

Le sergent indique par une pantomime la direction à suivre.

Ah bon, reprend le Canayen. Vous auriez dû dire biaiser et j'aurais compris.

(A suivre sur la 4ème page)